

Romans de l'Ouest

Lise Gaboury-Diallo

Number 129, 2005

Littérature pancanadienne 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaboury-Diallo, L. (2005). Romans de l'Ouest. *Liaison*, (129), 90–93.

Romans de l'Ouest

LISE GABOURY-DIALLO

BON NOMBRE DE TEXTES ont été publiés depuis trois ans dans les deux principales maisons d'édition de l'Ouest canadien, à savoir les éditions du Blé et les éditions des Plaines. Un survol rapide nous indique que, depuis 2003, près d'une vingtaine de titres ont été lancés et cela, sans compter les publications de 2005. Loin de prétendre offrir une lecture approfondie et exhaustive de cette production littéraire, tous genres confondus, il nous a paru plus opportun de dégager simplement les grandes lignes thématiques ou stylistiques de quelques textes choisis. En tentant de les situer brièvement par rapport aux grands courants actuels, nous commenterons ainsi l'évolution de la littérature contemporaine de cette communauté minoritaire vivant en marge du Québec, à l'ouest de l'Ontario. Nous nous sommes particulièrement intéressée aux œuvres romanesques et, chose étonnante, une majorité des romans publiés récemment mettent l'accent sur la femme et traitent de problèmes vécus principalement par ces dernières. Évidemment, tous les auteurs ne le font pas de la même façon et quelques-uns, dont *Nosara* de J.R. Léveillé et *Le Golé* de Denise Ouellette, nous offrent plutôt des récits où le personnage masculin est le protagoniste. Nous commencerons donc par ceux qui se démarquent de la mêlée, soit par le contenu, soit par la présentation formelle.

Imposante, tant pour sa qualité que pour sa quantité, l'œuvre du poète, essayiste, et romancier J.R. Léveillé compte au-delà de vingt titres et est reconnue pour sa richesse innovatrice. Cet

auteur s'est mérité de nombreux prix et distinctions dont le prix Rue-Deschambault et le prix Champlain pour *Le Soleil du lac qui se couche* et le prix du Consul général de la France pour l'ensemble de son œuvre. Son plus récent roman, *Nosara*, ne fait pas exception. Plusieurs articles de fond et de nombreuses recensions locales et nationales commentent le caractère postmoderne et avant-gardiste des écrits de Léveillé. Toutefois, la critique est curieusement silencieuse suite à la parution de *Nosara, ou le Volume de l'identité*, mais étant donné la date relativement récente de la publication, sans doute est-ce une lacune qui sera bientôt comblée. Ce texte mérite bien qu'on s'y attarde quelque peu. Truffé de nombreuses allusions et références littéraires, artistiques et philosophiques et d'intertextes, dont quelques longs passages en anglais, tirés notamment de *Sexus* d'Arthur Miller, la lecture peut être déroutante pour celui ou celle qui ne persévère pas jusqu'au bout du roman. Il ne s'agit pas seulement d'escapades sexuelles dans un lieu exotique, ni de rencontres fortuites dans cet ouvrage, mais surtout de prouesses, disons cérébrales, puisque le texte fait également valoir le fait que notre identité humaine est un creuset où émotions, sensations et réflexions subissent l'effet perpétuel du contact avec l'Autre. Dans ce cas précis, Sarah incarne encore une fois la femme idéale. La photographe rencontrée à *Nosara*, au Costa Rica, permet au narrateur de dialoguer sur les multiples occasions qu'offrent le hasard de découvrir – et de vivre – avec pas-

sion l'amour, l'art et l'écriture. La vie, faite de ce métissage perpétuel entre le passé et le présent, le soi et l'Autre, n'est pas aussi compliquée qu'on voudrait parfois le croire, il s'agit de prendre le temps et de vivre le désir et le plaisir pleinement en goûtant aux mots que nous offre Léveillé.

Le roman de Denise Ouellette, *Le Golé*, s'inscrit plutôt dans un courant beaucoup plus traditionaliste, puisque le jeune héros Aimé nous raconte sa vie et nous explique comment, très tôt, il a vu sa destinée tracée devant lui. Dans ce roman d'apprentissage, le parcours d'Aimé, né dans une famille très catholique, est prévisible, mais non sans intérêt à cause de son interaction avec les autres et sa très grande perspicacité. Pour Pamela Sing, le jeune héros ressemble beaucoup à la protagoniste de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, puisque «l'assimilation du discours conservateur résulte en une aliénation telle que le personnage projette d'y sacrifier sa jeunesse» (p. 102). Or, c'est justement par le biais d'une écriture très réaliste et sobre, avec l'inclusion de termes «franglais» comme le golé (*gulley* = ravin) ou la transcription d'un français vernaculaire typique de la minorité francophone de l'Ouest, que l'auteure réussit à faire revivre une époque pas si lointaine de plusieurs familles canadiennes-françaises. Le questionnement profond que suscite la prise de décision d'Aimé lorsqu'il choisit enfin sa vocation, une vocation d'ailleurs annoncée et prévisible, révèle néanmoins une sensibilité troublante du protagoniste, ce qui rend la lecture de ce court texte stimulante et parfois même surprenante.

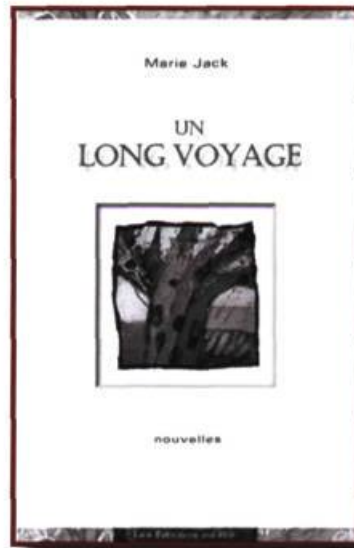
La plus récente publication que nous avons eu le loisir de lire, parue aux éditions des Plaines, s'intitule *Le Paradis n° 202*, de Louis-Philippe Ouimet. Le titre s'explique aisément : il s'agit du numéro d'appartement que prendra une jeune Québécoise, en fuite d'une relation malheureuse, dès son arrivée à Winnipeg. Elle cherchera à y réinventer sa vie, mais très tôt elle constate que son départ subit n'est pas une solution définitive

à ses problèmes personnels. Sa quête du bonheur est décrite avec assez de vraisemblance, mais souffre parfois du fait que le personnage masculin, jeune amoureux mystérieux qui observe de loin la jeune femme, semble lui voler la vedette. L'ambivalence que nous avons pu ressentir face au statut des personnages est également accentuée par le fait que nous ne savions pas toujours comment réagir à l'écriture même. Parfois émue par les nombreuses descriptions lyriques, parfois décontenancée par l'utilisation paradoxale d'une langue très vernaculaire, pour ne pas dire argotique, nous nous sommes demandé, même après avoir terminé notre lecture, quelle était la finalité de cette étrange aventure où tout semble bien qui semble bien finir...

Claire Lévesque propose également le récit d'une femme en quête du bonheur dans *Fragile Alexandra*. Or, cette fois, une écriture tout en nuances nous permet de rapiécer, à partir des fragments disparates que nous livre la narratrice, le casse-tête qu'est devenue sa vie suite à un accident de voiture traumatisant. Physiquement et mentalement, Alexandra vit dans un monde liminaire, à la frontière de la réalité quotidienne. Son

monde peuplé de rêves est bien transcrit dans une œuvre écrite à la première personne du singulier et dont la structure épistolaire permet de voir une évolution très rapide de l'état fragile de l'héroïne. Assez innovateur par la forme, ce roman semble, par contre, beaucoup s'inspirer de certains stéréotypes véhiculés depuis trop longtemps en ce qui concerne l'hystérie féminine qui s'exprime en fantaisies, en souhaits parfois osés et explicites, bref un romantisme imaginaire qu'une femme en proie aux hallucinations s'invente au fil des jours.

J'attendrai de Jocelyne Verret nous présente également une «pauvre folle», une jeune promise maintenant devenue vieille et qui attend toujours son bien-aimé parti à la guerre. Cette œuvre qui emprunte également au format épistolaire, nous permet de voir se juxtaposer deux



mondes: celui de la protagoniste qui vit, cloîtrée et seule dans sa chambre à l'asile et celui de son interlocuteur qui, lui, écrit sans jamais envoyer ses lettres. Espoir, attente et amour persistent d'un côté de l'Océan, sentiments très bien dévoilés dans une écriture intimiste de la femme délaissée par son fiancé d'antan, alors que l'amour et, surtout, la culpabilité traversent les écrits, souvent parsemés d'anglais, du jeune combattant qui s'est installé en Angleterre pour se marier et y vivre. Bien que la lecture de ce roman puisse sembler, à première vue, très déprimante ou tragique, le style de Verret nous élève dans la sphère onirique où habite sa fiancée, qui, en fin de compte, n'est peut-être pas aussi folle qu'on voudrait le croire...

Le dernier roman nous présentant des histoires de femmes malheureuses est écrit par une écrivaine chevronnée de la littérature francophone de l'Ouest canadien. Il s'agit d'Annette Saint-Pierre, qui a signé de nombreux essais et romans au fil des ans. Elle est également récipiendaire de plusieurs distinctions et prix prestigieux, dont la Médaille de la Reine, le prix du Consulat français, et le prix Réseau. Son plus récent roman, *À la dérive*, nous propose l'histoire d'une famille canadienne-française « typique » – catholique et de condition modeste –, qui connaîtra les drames de la Grande Dépression et qui verra ses traditions rudement mises à l'épreuve suite aux changements sociaux qu'entraîne la modernité. Les femmes sont celles qui semblent le plus souffrir. En effet, dès sa naissance, Sylvia, née avec une jambe plus courte que l'autre, aura à composer avec les nombreux défis liés à sa condition. Mais le roman juxtaposera à la vie exemplaire de Sylvia, celle bien moins méritoire de sa sœur aînée, Hélène. Nous suivons donc les nombreuses péripéties, dont certaines très haut en couleur, qu'auront à traverser les deux jeunes femmes en quête d'épanouissement personnel et d'indépendance. Dans un style toujours très vif et passionné, la narration nous propulse dans un monde où il est très facile de partir à la dérive. Ces deux sœurs, aux caractères opposés, subissent néanmoins les mêmes types de tragédies; le sort semble s'acharner sur chacune d'elles, mais comme il faut s'y attendre, la belle et bonne Sylvia réussira, alors que sa sœur au cœur vicié sera

condamnée à errer dans les ruelles comme une pauvre solitaire abandonnée de tous. Si le texte souffre du manque de vraisemblance et de profondeur, comme le souligne Paul Dubé, il saura en revanche plaire aux lecteurs qui cherchent une évasion à la monotonie de leur vie quotidienne.

Avant de conclure, mentionnons brièvement la réédition de deux textes, signe évident de la popularité des ouvrages en question. Le premier s'intitule *La Vigne amère* et remporta le prix La Liberté (1990) à son auteure, Simone Chapat. La jeune protagoniste doit s'affranchir du monde clos et étouffant de la maison paternelle afin de pouvoir partir à la recherche de son identité et de son indépendance. Elle pressent qu'il y a tout un monde à découvrir à l'extérieur de la ferme viticole. Grâce à ses amis, dont un jeune Canadien, Judith se mettra à rêver à un ailleurs libérateur. Avec un vocabulaire très riche, la narration offre une gamme d'émotions et d'images fortes; l'évocation visuelle, tout comme l'utilisation de symboles puissants contribuent à créer un style d'écriture dramatique dont la lecture reste enivrante et pertinente même quinze ans après la publication initiale en 1989.

Avec la seconde réédition, nous fermons la boucle puisque nous revenons sur le premier auteur. Nous traiterons encore de l'œuvre de J.R. Léveillé, mais cette fois de la réédition en 2004 de son très beau livre *Le Soleil du lac qui se couche*, déjà brièvement évoqué. Encore une fois, il s'agit de l'histoire d'une femme, mais, cette fois, elle ne souffre pas dans une cage invisible comme plusieurs héroïnes précédemment citées. Elle ne s'affole pas non plus face à un destin inconnu, ouvert à toutes les possibilités. La jeune femme Angèle fait la découverte de l'amour et de la sagesse dans un récit d'une simplicité désarmante. Acclamé par la critique, ce court texte de J.R. Léveillé innove sur plusieurs plans: d'une part, l'héroïne est métisse et le drame se déroule entièrement au Manitoba et sera narré de son point de vue. D'autre part, Angèle nous permet d'entrer de plain-pied dans un paysage lyrique et onirique, tout empreint de la philosophie zen de son amant Ueno Takami, sage et poète japonais. Ce dernier célèbre le fait qu'elle soit métisse, et souligne l'importance de

tout le partage multiculturel qui a façonné notre monde depuis des millénaires. Dans son interaction avec Angèle, il révèle sa pensée « wabi-sabi », qui se résume dans l'expression : ni trop, ni trop peu. Il faut apprécier la vie comme elle est, dans son imperfection et sa fugacité. Ce magnifique roman, illustré des tableaux de Lorraine Pritchard, nous plonge dans un monde de poésie et de joie et comblera les lecteurs qui n'en ont pas encore fait la découverte.

Plusieurs autres textes, dont *Journal 5.1* de Guy Gauthier et *Un si long voyage* de Marie Jack, mériteraient aussi qu'on s'y attarde. Mais le format du journal intime, dans le premier cas, et celui des nouvelles semi-autobiographiques recueillies dans un récit (rappelant le genre qu'affectionnait Gabrielle Roy pour plusieurs de ses recueils), dans le second, semblent s'éloigner un peu trop du genre romanesque pour pouvoir être inclus dans cette recension. Suite à une lecture agréable et marquée par la variété des styles, il ressort que nous avons été frappée par une thématique prépondérante : l'épanouissement de la femme. Bien sûr, et comme toujours, certains auteurs choisissent un format plus traditionnel, d'autres, une expression originale et par moments plus exigeante. Si la femme, ainsi que son destin particulier, est souvent le point de mire dans ces quelques romans que nous avons étudiés, il nous a paru fort révélateur de noter que seules quelques œuvres choisissent d'exploiter des sujets dits plus traditionnels, s'inscrivant ainsi dans un mouvement littéraire qui s'ancre dans une réalité géographique et historique bien délimitée. La plupart des auteurs explorent le champ de la création romanesque et élargissent de ce fait les horizons de lecture de leur public. Le patrimoine littéraire de l'Ouest franco-canadien ne peut qu'en être davantage enrichi. ■

Simone CHAPUT, *La Vigne amère*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1989 (Réédition en 2004).

Paul DUBÉ, « Compte rendu de *À la dérive* », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 15, n° 1, 2003, p.104-109.

Guy GAUTHIER, *Journal 5.1* suivi de *Journal sur le journal*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2003.

Marie JACK, *Un long voyage*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2003.

J.R. LÉVEILLÉ, *Nosara*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2003.

J.R. LÉVEILLÉ, *Le Soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2001 (Réédition en 2003).

Claire LÉVESQUE, *Fragile Alexandra*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2003, 154 p.

Denise OUELLETTE, *Le Golé*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2002, 126 p.

Louis-Philippe OUIMET, *Le Paradis n° 202*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2004.

Annette SAINT-PIERRE, *À la dérive*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2002, 332 p.

Pamela SING, « Compte rendu de *Le Golé* », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 15, n° 1, 2003, p. 101-104.

Jocelyne VERRET, *J'attendrai*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2003.

Lise Gaboury-Diallo est professeure de langue et de littérature au département de français du Collège universitaire de Saint-Boniface et membre du comité de rédaction des Cahiers franco-canadiens de l'Ouest. Elle est co-auteure avec Carol J. Harvey de La littérature au féminin, une anthologie de textes choisis du Moyen Âge au temps présent, publiée chez Mondia en 1995.